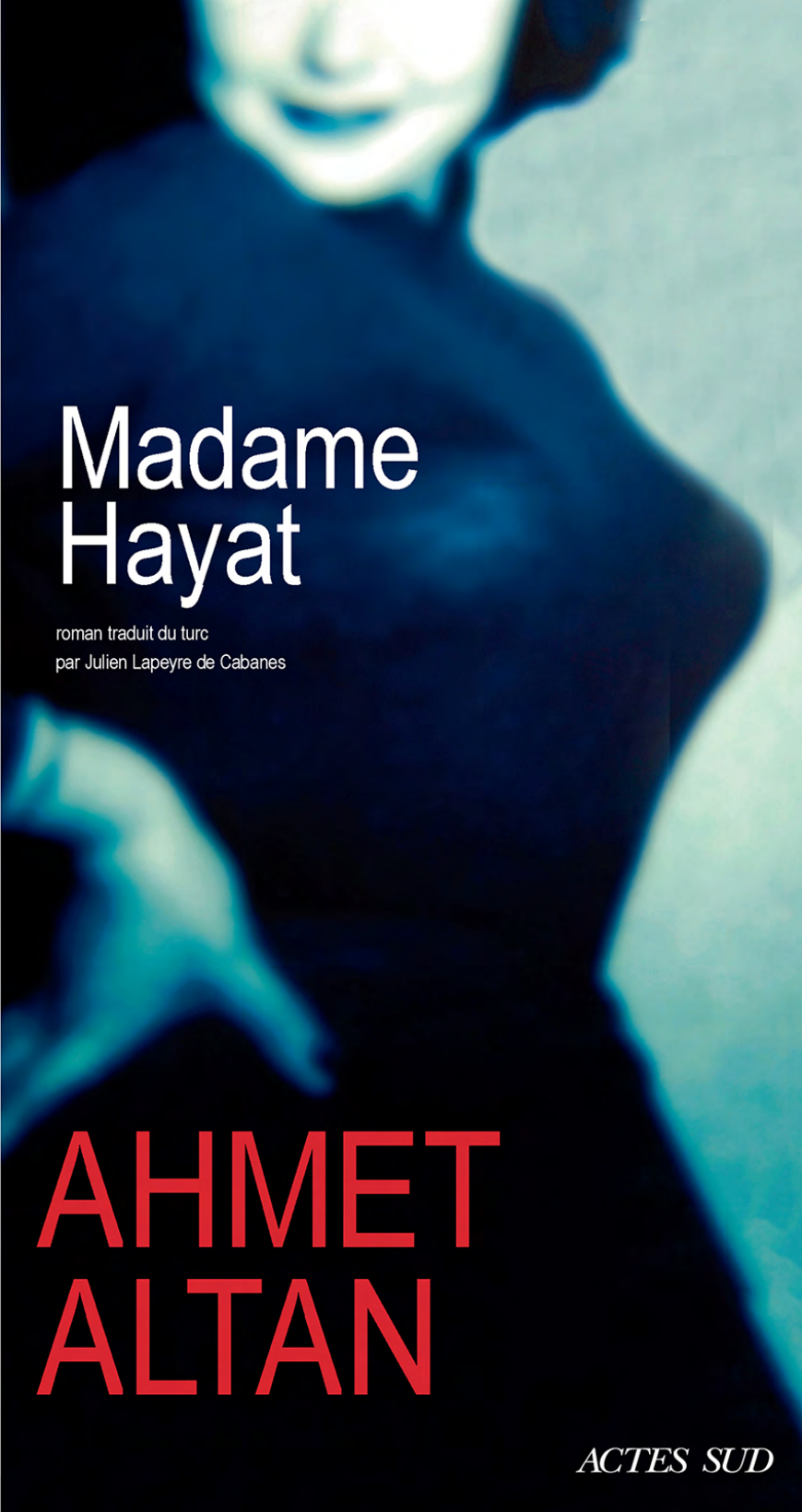
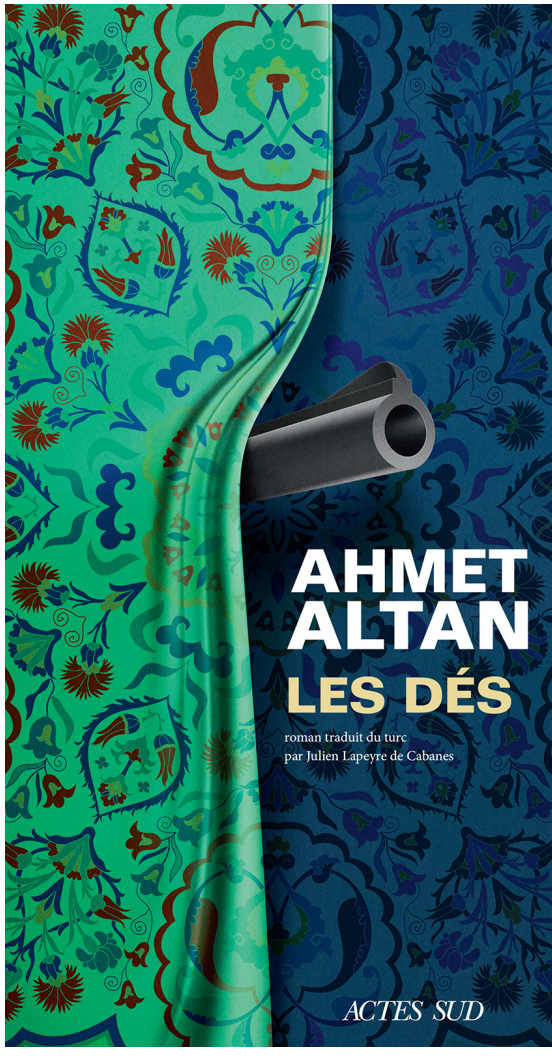


Madame Hayat

roman traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes

AHMET ALTAN

ACTES SUD



***Les Dés*,**
à paraître le 04.10.2023.

ACHETEZ-LE EN LIGNE EN CLIQUANT ICI.

Découvrez les premières pages
en fin d'ouvrage.

DU MÊME AUTEUR

COMME UNE BLESSURE DE SABRE, Actes Sud, 2000.
L'AMOUR AU TEMPS DES RÉVOLTES, Actes Sud, 2008.
JE NE REVERRAI PLUS LE MONDE, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1773.

"Lettres turques"
série dirigée par Timour Muhidine

© Ahmet Altan

Photographie de couverture : © Alexandre Cappellari / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15467-7

AHMET ALTAN

Madame Hayat

roman traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes

ACTES SUD

I

La vie des gens changeait en une nuit. La société se trouvait dans un tel état de décomposition qu'aucune existence ne pouvait plus se rattacher à son passé comme on tient à des racines. Chaque être vivait sous la menace de sombrer dans l'oubli, abattu d'un seul coup comme ces pantins qu'on prend pour cible dans les fêtes foraines.

Ma propre vie avait changé du jour au lendemain. Ou à vrai dire, celle de mon père. À l'issue de divers événements que je n'ai jamais compris, un grand pays ayant décrété "l'arrêt de l'importation de tomates", mille hectares de terrain agricole se transformèrent en une immense décharge rouge. Une phrase donc avait suffi à ruiner mon père, cet homme qui, avec une témérité typique de ceux que leur travail au fond dégoûte, avait investi toute sa fortune dans un seul produit. Au matin d'une nuit agitée, il était mort d'une hémorragie cérébrale.

La violence du choc était telle que nous n'eûmes même pas le temps de porter le deuil. Nous vivions un bouleversement, en spectateurs appliqués et participants attentifs, mais sans réellement réussir à comprendre ce que la mort de notre père impliquait. Une vie que nous croyions ne jamais devoir

changer venait de s'effondrer d'un coup, avec une facilité proprement terrifiante. Nous tombions dans un gouffre inconnu, mais la profondeur de ce gouffre, où et quand aurait lieu l'atterrissage, je l'ignorais. Je devais le découvrir plus tard.

De fortune, il nous restait la somme importante que ma mère avait à la banque, produit des quatre mille mètres carrés de serres florales que mon père lui avait offertes pour son "amusement". Ma mère me dit : "Je continuerai à payer tes études, mais tu dois oublier le luxe de la vie d'avant". À vrai dire, étudier la littérature dans une université lumineuse, au milieu de grands jardins, c'était déjà un luxe ; ma mère, pourtant, refusa catégoriquement d'entendre parler d'abandon.

Mon pauvre père avait voulu que je devienne ingénieur agricole, et moi j'avais insisté pour faire des lettres. Je crois que dans ma décision, au-delà d'une sorte de rêve d'aventureuse solitude au milieu d'un palais bâti en romans, il y avait la certitude qu'aucun de mes choix ne saurait menacer la sécurité de l'avenir qui m'était promis.

Une semaine après l'enterrement de mon père, je pris le bus de nuit pour retourner dans la ville où j'étudiais. Le lendemain matin, je candidatai pour l'allocation d'une bourse. J'étais un bon étudiant ; la bourse me fut accordée.

Je n'avais plus les moyens de payer le loyer du trois-pièces avec grand salon que je partageais avec un ami. Il fallait déménager. Je trouvai une chambre à louer dans un des vieux immeubles d'une rue de la soif où j'allais de temps en temps boire un verre avec mes camarades. C'était un bâtiment de six étages, datant du XIXe siècle, à la façade couverte de grappes

violettes et aux balconnets ornés de balustrades en fer forgé. Il y avait aussi un vieil ascenseur en bois entouré d'une cage de fer, mais il ne marchait plus. L'ensemble, jadis, avait probablement servi d'auberge, désormais on y louait des chambres à l'unité.

Après avoir mis de côté les quelques vêtements qui m'étaient nécessaires, je déployai une rage absurde, comme si cela me vengeait de nos malheurs, à vendre pour trois fois rien à des brocanteurs mes livres, mon téléphone, mon ordinateur, puis j'emménageai.

La chambre avait un lit en laiton, à son chevet une vieille commode en bois, à côté de la porte du balcon une petite table ronde fendue en son centre, une chaise, et un miroir accroché au mur près de la porte. Il y avait aussi une douche et un cabinet, de la taille d'un placard. Pas de cuisine. Un grand salon du deuxième étage faisait office de cuisine commune. Une longue table en bois grossier occupait le milieu de la pièce, flanquée de deux autres semblables. Un énorme réfrigérateur de la marque Frigidaire, vieux d'au moins cinquante ans, ronflait dans un coin. Un comptoir aux bords recouverts de faïence blanche, un évier aux robinets en bronze dont les têtes en porcelaine portaient en français les inscriptions "chaud" et "froid", un samovar plein de thé, dont l'eau, étrangement, semblait ne jamais cesser de bouillir, et une télévision : c'étaient les seuls objets en partage dans la grande cuisine commune.

Le balconnet de la chambre était charmant. Je m'y asseyais sur une chaise pour observer la rue aux vieux trottoirs pavés. À partir de sept heures du soir, elle était bondée. À neuf heures, on ne voyait plus un pavé, une foule bigarrée la recouvrait entièrement, respirant, gonflant et s'élargissant comme un seul et

unique corps. Un nuage lourd de senteurs d'anis, de tabac et de poisson grillé montait jusqu'à nous en même temps que les rires, les cris, les braillements de joie. On aurait dit que cette rue, dès l'instant où vous y mettiez le pied, vous faisait oublier le monde extérieur, et vous connaissiez alors l'ivresse d'un bonheur passager. Je suivais de loin cette fête dont j'étais désormais un élément du décor.

Les locataires prenaient leurs repas dans la cuisine. Ils avaient écrit leurs noms sur les boîtes qui remplissaient le frigidaire. Personne ne touchait aux aliments des autres. Un calme et un ordre inouïs régnaient dans cet immeuble peuplé d'étudiants pauvres, de travestis, d'Africains fabriquant et revendant des contrefaçons de marques célèbres, de gamins de la campagne qui couraient après un boulot à la journée, de videurs de bars et autres commis de cuisine qui travaillaient dans les restaurants du quartier. Personne ne commandait, aucune autorité ne s'imposait, et pourtant chacun s'y sentait en parfaite sécurité. On devinait bien qu'une partie des gens qui vivaient ici, une fois dehors, trempait dans des affaires louches, mais ce dehors-là n'entrait pas dans l'immeuble.

Je ne savais pas cuisiner ; faire à manger me répugnait même. En règle générale, je me contentais d'un morceau de fromage et d'une moitié de pain achetés chez l'épicier du coin de la rue. Comme beaucoup de nouveaux pauvres, j'appréhendais tout ce qui m'arrivait avec un mélange d'excès et de malhabileté comique.

Je ne me rendais dans la cuisine que pour boire le thé qui accompagnait mon "repas". J'y découvrais les biceps bagarreurs d'un videur qui se baladait toujours

en débardeur noir et préparait des plats ahurissants, qu'il faisait goûter à tous ceux qui se trouvaient dans la cuisine au même moment : steak à l'ananas, bonite au gingembre, ce genre de bizarreries.

L'immeuble était aussi incroyablement sûr qu'il était un nid d'espions, chacun possédant toute une série d'informations sur les autres. C'est ainsi que j'appris, sans presque m'en apercevoir, que mon voisin de palier, un travesti qui s'appelait Gülsüm, était amoureux d'un cuisinier marié, que tout le monde appelait "le Poète" le gars qui habitait à deux chambres de la mienne, que Mogambo, un grand Noir qui vendait des sacs à main le jour, faisait le gigolo la nuit, ou que l'oncle d'un des gamins de la campagne avait tué son fils. Comme si les murs de la cuisine murmuraient des secrets.

Je saluais tout le monde, j'échangeais quelques mots avec chacun, mais ne me liais d'amitié avec personne. La seule personne avec qui j'aimais bavarder était Tevhide. Elle avait cinq ans, c'était le seul enfant de l'auberge. Avec ses cheveux bizarrement tondus et ses grands yeux curieux de tout, d'un vert sombre et profond, elle ressemblait à une goutte d'eau. La première fois que je la rencontrai, elle me fit signe du doigt de venir vers elle, et soufflant à mon oreille comme on confie un secret, elle me dit :

— Tu sais quoi, il paraît qu'il y a un chiffre mille cinq cents.

— Vraiment ? lui répondis-je en prenant l'air étonné.

— Je te jure, dit-elle, un copain me l'a dit aujourd'hui.

Quand je ne croisais pas Tevhide et son père dans la cuisine, je mangeais mon sandwich au fromage,

buvais deux verres de thé puis retournais dans ma chambre, je regardais la rue, puis je feuilletais le dictionnaire de la mythologie que je n'avais pas réussi à vendre. Un trésor d'imagination vieux de milliers d'années m'emportait dans ses histoires de dieux dont le caractère et les aventures n'avaient rien à envier au pire des hommes, dans un univers de guerres infinies, d'amours, de jalousies, de maléfices et d'ambitions dévorantes, et pour un temps j'oubliais le monde tel qu'il était.

L'automne, saison majestueuse et "toute fatale", avait commencé à s'étendre sur la ville. Le temps se rafraîchissait, les cours reprirent.

Un soir, tandis que je dînais dans la cuisine, un type dont je ne connaissais pas le nom me demanda si je cherchais un petit boulot en dehors de mes heures de cours. Il y avait peu d'argent à se faire, mais il était facilement gagné. Je dis "oui" sans réfléchir ; chaque centime comptait, désormais. Il me tendit une carte sur laquelle figurait cette mention : "Les Copains – Figuration". Le lendemain, j'étais à l'adresse indiquée.

C'était il y a un an. À l'époque, j'ignorais encore que la vie est littéralement la proie du hasard et qu'un mot, une suggestion, ou rien qu'une carte de visite, dénués de volonté propre, par le minuscule mouvement qu'ils lui impriment, suffisent à la faire changer du tout au tout.

II

Quatre étages sous terre, un homme poussa la porte et me fit entrer. Je pénétrai dans une obscurité lumineuse.

Je fus aussitôt aveuglé par une pluie de lumière jaillie du côté opposé à la porte d'entrée, à l'autre bout d'une grande salle au plafond voûté. La violence du jet m'obligea à fermer les yeux ; je les rouvris progressivement. Sous les spots à la lumière crue qui étaient suspendus au plafond, les gens et les choses apparaissaient comme des trésors surnaturels. Sur le mur, un ballet tourbillonnant de faisceaux violets, bleus, mauves, réussissait à triompher de la blancheur mordante des spots. En dessous d'eux, un plateau d'environ trente centimètres d'épaisseur occupait le centre de l'espace. Des tables en forme de demi-lune étaient placées aux coins de cette scène, entourées de chaises habillées de voiles de satin noués en forme d'immenses papillons au niveau du dossier. À gauche du plateau, un orchestre de musiciens vêtus de chemises roses.

La lumière blanche des spots était réduite par les grands caches mobiles qui les encadraient, elle perdait en puissance à mesure qu'elle s'éloignait du plafond vers les murs qui restaient plongés dans le

noir, encerclant d'une ceinture d'ombre le centre aveuglant de la salle. Des tables plus lointaines occupaient l'espace entre le plateau et les murs. Des gens y étaient attablés par groupes de trois ou quatre. Je m'assis à l'une de celles du fond.

Au signal de l'homme sur le plateau, les gens attablés se mirent à applaudir. Une femme vêtue d'une toilette rouge fit son entrée par une porte invisible située du côté où dansaient les faisceaux colorés, en chantant une chanson aux notes vacillantes. Elle était grosse. Sa robe au décolleté plongeant l'étranglait comme un corset ; ses seins, sa chair grasse, ses hanches lourdes débordaient à l'air libre. Mais elle ne cherchait pas à dissimuler ses formes, elle s'appliquait au contraire à en faire partout surgir les plantureuses rondeurs.

Toutes les chanteuses qui apparurent ensuite, dans des robes de couleurs différentes quoique toutes aussi près du corps, étaient du même calibre. L'une d'elles, vêtue d'un habit bleu sarcelle, était aux trois quarts enrobée de dentelles qui laissaient voir son soutien-gorge et toute la lourdeur de sa chair.

De ma vie, je n'avais jamais vu autant de femmes grosses et aguicheuses à la fois. Les codes esthétiques en vigueur dans cet endroit étaient bien différents de ceux de "là-haut". Dans le monde d'en haut, la mode était aux femmes jeunes, petite poitrine, hanches étroites, la chair mince, la jambe longue et fine, tandis qu'ici, en bas, on aimait les poitrines voluptueuses, les hanches larges, les chairs rondes et les fortes cuisses de femmes d'âge mûr, onduleuses et élastiques.

Les images tournées par les caméras s'affichaient simultanément sur un écran géant placé sur le mur

à gauche du plateau. Elles montraient les chanteuses, mais aussi, de temps en temps, les spectateurs dans le public, et parfois l'un d'eux en gros plan. Ceux qui étaient installés aux tables situées directement sur le plateau semblaient être des vétérans de l'émission, on voyait qu'ils étaient habitués à l'endroit et à ses mœurs. La caméra fit soudain un zoom sur l'une des femmes assises à ces tables privilégiées. Son visage apparut en grand sur l'écran. On était aussitôt frappé par ses longs cheveux roux-blond, ses joues à la douceur élastique, comme si elles venaient d'être façonnées dans une pâte tendre, ses yeux aux contours soulignés de fins traits de khôl, ses lèvres délicatement retroussées vers le haut. Mais le plus étonnant était l'expression générale de son visage : il était tout empreint d'une espièglerie malicieuse, comme si elle s'apprêtait à lancer une blague assassine. Elle allait éclater de rire. Son visage disparut de l'écran sans que j'aie eu le temps de l'observer davantage.

Elle avait attiré mon attention depuis le début. Comme les autres femmes, elle portait une robe au décolleté profond, couleur de miel, qui moulait fermement son corps tout en rondeurs. Elle prenait plaisir à danser et à chanter, avec grâce, au rythme des autres spectateurs, quand ils commençaient à reprendre en chœur les chansons. Ses épaules nues brillaient dans la lumière. Et moi je n'étais pas très fort pour deviner l'âge des femmes. Ma mère avait l'habitude de dire que "comme les Blancs qui ne comprennent pas comment les Asiatiques aux yeux bridés arrivent à se reconnaître entre eux, les jeunes ne voient plus de différences entre les gens qui ont passé un certain âge". Elle avait raison. Au-dessus

de trente ans, pour moi tout le monde se ressemblait. Néanmoins, il ne m'était pas dur de deviner que la femme sur scène avait entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans.

Contrairement à la majorité des spectateurs du public, qui se mettaient à faire de grands gestes pour qu'on les filme dès qu'ils s'apercevaient que la caméra s'approchait d'eux, ses mouvements à elle n'avaient rien de démonstratif ni d'obscène. Elle avait de très belles hanches. Mais même lorsque son corps remuait dans les positions les plus étranges, les plus lascives, elle semblait devoir garder une sorte de contenance immaculée. Elle était très excitante, et cependant, d'une façon étrange, elle dégageait quelque chose de hautain, d'inaccessible. Jusque-là je n'avais jamais imaginé que les femmes âgées puissent être aussi attirantes. J'étais émerveillé, abasourdi.

L'émission dura deux heures. À un moment, je vis mon visage apparaître à l'écran. Des chanteuses dont je n'avais jamais entendu le nom chantaient des chansons dont je ne connaissais pas le titre. Plutôt bien, dans l'ensemble. Parfois même mieux que certaines stars de la chanson, alors on comprenait que leur carrière, pour en arriver là, pour échouer sur cette chaîne de télé regardée uniquement par les banlieusards, avait dû prendre un jour le mauvais virage, ou bien avaient-elles manqué de coffre, ou pris les mauvaises décisions, ou sombré avec leurs ambitions, par manque de foi en elles, de détermination. Pourtant elles n'avaient pas l'air de se plaindre, au contraire, elles semblaient heureuses de cette espèce de gloire souterraine qui ne se fraierait jamais un chemin de la périphérie des villes vers les lumières du centre.

Le tournage fini, les spots s'éteignirent, les lueurs bleues, mauves et violettes cessèrent leur danse, les lampes blafardes de la voûte s'allumèrent. L'usure des chaises et des tables apparut tout à coup, la saleté des lieux se révéla, les visages étaient accablés de fatigue. Une vieille odeur de tapis moisi se répandait.

La salle se vida peu à peu. Certains avaient regagné les coulisses pour se changer, d'autres partaient sans demander leur reste. Après avoir attendu un moment sans quitter ma place, je me levai à mon tour et sortis. Des chaises en plastique étaient alignées dans la pénombre du couloir. J'en choisis une et m'assis là. Je ne savais pas où aller ; après tant de lumières, ma chambre me paraissait grise et fade.

Ceux qui s'étaient changés en coulisses me dépassèrent un à un. Le silence s'installait. La grisaille des murs, anciennement chaulés de blanc, disparaissait peu à peu dans l'ombre. Puis j'entendis un bruit de pas. C'était la femme à la robe couleur de miel, elle s'était changée, elle portait un trench-coat sable, serré à la ceinture, des chaussures en daim couleur café, au talon carré, et ses cheveux étaient attachés.

Elle me jeta un regard du coin de l'œil, puis continua sa route sans dire un mot. Le martèlement de ses talons s'éloigna ; je l'écoutais s'enfuir. Elle arrivait aux escaliers. S'arrêta. Fit demi-tour. Le bruit s'approchait de nouveau.

"Elle a dû oublier quelque chose", pensai-je. Je gardais la tête baissée, les yeux fixés sur le carrelage. Soudain, je vis les chaussures café, elles étaient là, sous mes yeux, leurs pointes tournées vers moi.

— Qu'est-ce que tu attends avec cet air triste ?

Mon pouls battait si fort qu'un instant je crus ne jamais réussir à répondre.

— Rien, finis-je par articuler.

— Il y a un restaurant pas loin, dit-elle, j'y vais dîner. Accompagne-moi si tu veux, on dînera ensemble. Deux personnes valent toujours mieux qu'une.

Ma première pensée fut que je n'avais pas de quoi payer le dîner, or je ne sais pas si elle avait lu dans mes pensées, ou bien si elle y avait déjà pensé avant de me faire sa proposition, reste qu'elle ajouta aussitôt :

— C'est moi qui invite.

— D'accord.

Je me levai et la suivis dans les escaliers, sans dire un mot, jusqu'à la sortie de l'immeuble, et nous marchions dans la rue. J'écoutais toujours le bruit de ses talons. Cette rythmique cadencée, pour une raison que j'ignore, me mettait dans tous mes états.

Nous entrâmes dans un restaurant à la vitrine pleine de bocaux de compotes, de cornichons et de légumes en saumure. La salle était vide, sans doute à cause de l'heure. Un serveur accourut :

— Bonsoir madame Hayat, dit-il, où souhaitez-vous vous installer ce soir ?

— Dans le jardin.

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu n'as pas froid, n'est-ce pas ?

— Non.

C'était un petit jardin intérieur, avec un bassin miniature surmonté d'un jet d'eau, couvert par des tonnelles, et au sol en béton. Des statuettes dépareillées, toutes plus loufoques les unes que les autres, peuplaient l'endroit, il y avait l'un des sept nains avec son chapeau rouge et pointu, une girafe miniature, une Vénus en plâtre, des oiseaux en céramique suspendus aux tonnelles, un chat aux airs de lynx, une princesse peinturlurée en bleu, un genre de

Cendrillon, un angelot qui tenait une baguette magique ornée d'étoiles…

Les tables étaient recouvertes de nappes bordeaux. À peine étions-nous installés, le serveur arriva avec son calepin.

— Qu'est-ce que tu bois ? me demanda madame Hayat.

Son nom m'obsédait. Depuis que j'avais entendu le serveur s'adresser à elle, je m'imaginais une sorte de personnage médiéval, et je me répétais dans toutes les langues : *Madame Hayat, Lady Life, Madame la Vie, Signora la Vita, Señora la Vida…*

— Ce que vous voudrez…

— Du raki ?

— Très bien.

Elle se tourna vers le serveur.

— Apporte-nous deux doubles rakis, s'il te plaît, et aussi un peu de vos délicieux mezzés, mais pas trop, car on prendra ensuite deux beaux filets de thon.

Elle revint à moi.

— Tu aimes le thon, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je me sentais comme une brindille jetée dans un cours d'eau, et qui se laisse dériver avec bonheur.

Quand le garçon fut parti, elle m'interrogea.

— Alors dis-moi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Tu es étudiant ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu étudies ?

— La littérature.

— Moi je ne lis jamais de romans.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, ça m'ennuie… Tout ce que les écrivains racontent, je le connais déjà. J'en sais assez

sur l'humanité, je n'ai pas envie d'en savoir plus, ni trop.

— Et qu'est-ce qui vous intéresse alors ?

— L'anthropologie.

La réponse était tellement inattendue que j'en restai bouche bée, l'air parfaitement idiot. Et ce devait être exactement la réaction qu'elle attendait, car elle partit aussitôt d'un grand éclat de rire, le rire le plus joyeux que j'aie jamais entendu. Il y avait tant de choses dans son rire : les oiseaux du matin, des éclats de cristal, l'eau claire qui cascade sur les pierres d'un torrent, les clochettes qu'on accroche aux arbres de Noël, une bande de petites filles courant main dans la main.

— J'adore ce mot, reprit-elle. Il faut voir la tête que font les hommes quand je le dis ; il n'y a rien de plus drôle au monde. Parfois, je me dis qu'ils ont inventé le mot "anthropologie" rien que pour ça.

Elle continuait de rire.

— Tu ne m'en veux pas si je te taquine, j'espère ?

— Non, pas du tout.

"Ça me fait même plaisir", allais-je ajouter, mais je me retins.

— Comment tu t'appelles ?

— Fazıl.

— C'est un joli nom.

— Votre nom à vous c'est Hayat, n'est-ce pas, si j'en crois le serveur.

— Nurhayat, en réalité, mais tout le monde m'a toujours appelé Hayat.

À ce moment-là le serveur revint avec les rakis et les assiettes de mezzés, que madame Hayat répartit avec soin sur la table.

Tandis qu'elle arrangeait la disposition des entrées, je la regardais. Son visage était illuminé par une forme de maturité espiègle, elle n'était pas belle à proprement parler, mais elle avait quelque chose de plus attirant encore que la beauté, un pétillement de vitalité qui annonçait autant de hauteur et de moquerie que de tendresse désintéressée, comme devinant toutes les nuances de l'âme humaine, et qui vous attirait autant qu'il vous invitait à rester sur vos gardes.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle.

— Rien, j'étais perdu dans mes pensées, dis-je en détournant les yeux, le rouge aux joues.

— Allez, mangeons, les mezzés sont excellents ici. Mais ne te gave pas trop, il faut garder de la place pour le poisson.

Les mezzés étaient vraiment succulents, et le raki me fit aussitôt tourner la tête. Il y avait longtemps que je n'avais pas bu. En la regardant, je voyais apparaître et disparaître la femme de tout à l'heure, avec ses moues coquettes et sa robe de miel.

Avant même l'arrivée du plat principal, et à force de questions anodines, elle savait tout de moi et de mon histoire. Cela m'étonnait d'ailleurs, car d'ordinaire je n'aimais pas raconter ma vie. Après m'avoir écouté, elle étendit le bras et caressa doucement ma joue, d'un geste très calme, très naturel. Il y eut un moment de silence. Mais même son silence était aussi sensuel et entraînant que sa joie, il avait quelque chose qui atténuait la douleur de l'autre, comme la main d'une guérisseuse apaise la blessure sur laquelle elle se pose, du moins était-ce l'impression que j'avais.

Quand le serveur apporta le poisson, elle m'avoua qu'elle ne regardait "que des documentaires", et je

compris que c'était ça qu'elle voulait dire par "anthropologie", ce mot qu'elle avait lancé comme une blague, mais qui était sérieux.

— Pourquoi les documentaires ? lui demandai-je.

— C'est très divertissant et très étonnant à la fois. Des milliards d'êtres humains regroupés en douze signes astrologiques, par exemple. Une sagesse millénaire, mais qui décide de classer les différents genres d'hommes en douze signes seulement… Rien que chez les insectes on compte trois cent mille espèces, toutes différentes les unes des autres… Et les poissons… Et tu n'imagines même pas de quoi sont capables les oiseaux… Quant au cosmos, c'est un mystère terrifiant, pense qu'en un seul point de l'univers, un petit point de rien du tout, ils ont découvert dix mille galaxies… C'est excitant, non ?

Son sourire continuait d'illuminer son visage tandis qu'elle parlait, ce sourire tendre et narquois, et à la voir et à l'entendre, on aurait dit que Dieu avait créé l'univers seulement pour divertir madame Hayat, et que ce plaisir suffisait à justifier sa Création.

Puis il fut question de Shakespeare : *to be or not to be*.

— C'est donc ça, dit-elle, le secret de l'homme… Choisir entre la vie et la mort ?

— Je crois que c'est davantage sur l'indécision humaine que la phrase veut insister.

— L'indécision ? Ils sont plutôt très décidés, les humains que je connais.

— Décidés à quel propos ?

— Bien décidés à s'obstiner dans leurs décisions stupides… Regarde des documentaires sur l'histoire et tu verras que c'est toujours la même stupidité qui se répète sans fin.

— Quelles décisions stupides ?

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu ma question :

— Allez, mange ton poisson, ça va refroidir… On reprend un raki ?

Je n'avais rien contre. Elle commanda deux rakis au serveur.

Elle était certainement la partenaire la plus charmante qu'un homme puisse souhaiter pour un dîner, sa conversation était brillante, captivante, à sa façon de tout s'approprier avec désinvolture et ironie se mêlait une sorte de timidité, les sujets de discussion dansaient et tournoyaient à notre table tel un essaim de lucioles autour d'une lumière.

De la littérature, elle ignorait à peu près tout. Si elle n'avait jamais entendu parler de Faulkner, de Proust ou d'Henry James, en revanche elle savait que c'était Scipion qui avait vaincu Hannibal, que Jules César portait une cape rouge à la guerre, que des fumerolles jaillies de la croûte terrestre brûlent constamment au milieu des mers, que certaines grenouilles deviennent de verre quand vient l'hiver, pour ressusciter à l'été en se brisant comme une assiette de porcelaine, que les léopards se battent avec les babouins, que les termites transportent chaque soir leurs déchets à l'extérieur de la termitière et que c'est l'origine de nos éboueurs, que les fourmis pratiquent l'agriculture dans leurs villes souterraines, qu'il existe des oiseaux qui savent se servir d'outils, que les dauphins, en eaux peu profondes, frappent le sable de leur queue pour effrayer les poissons qu'ils attrapent ensuite au vol dans leur fuite paniquée, que les lions vivent en moyenne dix ans, que certaines espèces d'araignées s'attaquent aux poissons, que les cicindèles violent

leurs femelles, que les étoiles se détruisent les unes les autres en explosant, que l'univers est en constante expansion, et tant d'autres choses de ce genre.

Son esprit paraissait ressembler à ces étranges bazars où à côté de la camelote la plus ordinaire on trouve les antiquités les plus précieuses. Le résultat de toutes ces connaissances qu'elle accumulait, pour autant que je puisse en juger, c'était une indifférence joyeuse à l'égard de la vie, une désinvolture comique et souveraine. Elle parlait de la vie et des hommes d'une façon telle qu'on aurait dit qu'à ses yeux l'existence était une sorte de jouet à trois sous avec lequel on pouvait rire, s'amuser, expérimenter, sans crainte de le casser ni de le perdre.

Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme elle.

Vers la fin du repas, parlant des mantes religieuses, elle dit :

— Pendant qu'ils font l'amour, la femelle arrache la tête du mâle.

Puis, me regardant droit dans les yeux :

— Et même décapité, le mâle continue de baiser la femelle.

Un frisson me parcourut tout le corps. C'était la première fois que j'entendais le verbe "baiser" dans la bouche d'une femme.

À la fin du repas, au moment de partir, je sentis un vertige. Je me levai lentement en m'accrochant à la table, afin qu'elle ne remarque rien.

— Tu habites où ? me demanda-t-elle quand nous fûmes dehors.

— Tout près d'ici.

— Très bien.

Elle arrêta un taxi, m'embrassa furtivement sur la joue, me dit "à bientôt", puis elle monta et la

voiture partit. Je repris mon chemin, hagard, le pas lourd.

Le ciel disparaissait dans un sombre brouillard typique des nuits d'automne. Les lumières de la ville se croisaient en se reflétant sur l'asphalte des rues. La lumière de la nuit se diffusait à travers les brumes, vaporeuse et brillante. La blancheur crue et poussiéreuse de la ville éclaboussait les façades noires des immeubles, dont les entrailles endormies cachaient des ateliers de textile clandestins, des fabriques de carton, des entreprises de contrefaçon copiant les marques de luxe, des fabricants d'objets en plastique, ou encore des bureaux de traite humaine maquillés en agences touristiques. Aux étages inférieurs de certains bâtiments, les vitrines de galeries d'exposition fraîchement inaugurées et d'antiquaires vendant des répliques de meubles anciens formaient comme une oasis de lumières. Les rues semblaient figées au milieu du long processus fatal qui les verrait changer d'identité, comme dans une sorte d'opposition sénile.

Je marchais seul dans la nuit, après avoir été invité à dîner puis délaissé faute de plaire, rejeté à la rue, au milieu d'une nuit qui promettait tout et n'avait rien donné. Je ne lui avais pas plu, et le miroir secret dans lequel se reflétait mon image idéale s'était brisé, le moi que je caressais en rêve était en miettes, éparpillé. Je n'étais plus qu'un corps tremblant. Il avait fallu que le miroir se brise pour que je découvre cette image secrète que je me faisais de moi-même, où mon existence tenait tout entière. Et je ne comprenais pas comment un tel miroir, qui était la part la plus précieuse de mon âme, abritant ses pensées et ses sentiments les plus intimes, avait pu si facilement se briser.

Quand, à quel moment m'étais-je décomposé jusqu'à ce point de faiblesse, tel un mûrier qui s'effondre à la première bourrasque ? Où était passée la solide confiance qui aurait dû me protéger de la déception de ne pas plaire à l'autre ? Je m'étais enflammé dès le premier rendez-vous, et pourtant je n'avais rien fait, littéralement rien fait, pour faire vivre la flamme. Je devais ensuite comprendre que personne d'autre mieux qu'elle n'aurait alors pu savoir que précisément, je n'aurais rien pu faire.

Lorsque je lui racontai, plus tard, mes états d'âme de cette nuit-là, elle m'avait répondu d'une voix pleine de remords : "Oh mon Dieu, si seulement j'avais pu imaginer que tu étais aussi fragile." Puis elle avait éclaté d'un rire si sonore que j'avais dû renoncer à croire à son remords.

La stupeur de ne pas lui avoir plu réveillait d'autres chagrins, comme si la corde qui maintenait le ballot de mes peines s'était déchirée d'un coup et qu'elles s'envolaient toutes aux quatre vents : la mort de mon père, le plongeon brutal dans la pauvreté, la solitude, le désespoir, tout m'envahissait comme le poison d'un serpent.

Comme beaucoup d'hommes avant moi, je devais découvrir que la meilleure façon de se protéger d'un malheur qui nous frappe est d'en accumuler d'autres pour les utiliser comme une sorte de bouclier. Mais cela arrive bien plus tard. Le temps m'enseignerait que pour comprendre ce qui nous arrive, il faut une maturité qui me faisait alors défaut, il faut avoir développé une carapace contre laquelle la "vraie vie" se heurte, impuissante.

En arrivant près de chez moi, je croisai un groupe d'hommes inquiétant. Costauds, barbus, armés de

bâtons. J'avais entendu parler d'eux. S'ils ne s'attaquaient pas directement aux restaurants, ils attendaient que les clients sortent pour les coincer dans une ruelle déserte et les bastonner. Il y avait peu, ils avaient pris d'assaut une exposition de peinture, en plein jour, frappé les gens et détruit tous les tableaux aux cris de : "Pas d'alcool chez nous !" Les divertissements de toutes sortes, et quiconque ne leur ressemblait pas, récoltaient leur haine.

J'ai eu peur. La frayeur s'ajoutait à mon chagrin. Tout, tout le monde me paraissait vouloir mon humiliation, mon malheur. Allongeant ma route, j'arrivai à la "maison" par des rues de traverse. Je montai directement dans ma chambre, sans passer par la cuisine.

III

Le samedi suivant, comme tous les samedis, j'appelai ma mère d'une cabine téléphonique située à deux rues de chez moi. Si elle essayait toujours de masquer le chagrin qui étranglait sa voix depuis la mort de mon père, elle ne cachait pas le souci que lui donnait son fils :

— Comment ça va ? La santé ? Est-ce que tu manges assez ? C'est tranquille, où tu habites ? Comment se passent les cours ? Tu t'en sors avec l'argent ?

Je lui disais que tout allait bien.

À son ton de voix, je comprenais que la mort de mon père ne l'avait pas laissée indemne, qu'elle l'affectait profondément, dans sa personnalité même. Pour ma part, j'avais encore du mal à réaliser. Ce n'était qu'après les funérailles, dans ce bus de nuit qui me ramenait à mes études, entre le parfum de citronnelle et l'odeur des sièges en plastique, que j'avais brusquement pris conscience que mon père était mort, vraiment mort. "Il est mort", avais-je pensé. Et un frisson de terreur s'était emparé de moi, comme si mon père venait de mourir sous mes yeux, à l'instant, là, englouti dans ce vide mouillé que balayaient fugitivement les phares des voitures qui arrivaient en sens inverse. Je compris que la